

INSTALLATION

L'idée, c'est d'arriver en montagne dès la réouverture des accès, quasiment sur les traces du bulldozer qui répare la piste où les grands arbres sont tombés tout l'hiver et, une fois installés là-haut, d'exploiter la mine le plus longtemps possible. En nous y mettant à deux pour extraire le minerai, nous ferons beaucoup d'or, oui, beaucoup d'or cette année. C'est comme ça que l'homme voit les choses.

« J'ai fait analyser plusieurs échantillons ; la teneur est bonne. »

Une bonne teneur, cela représente combien d'onces¹ d'or par tonne de minerai, quelle quantité de lingots à vendre, combien de dollars au final ? J'ai maintes fois vu le regard transparent se couvrir d'un voile opaque lorsque des visiteurs aux yeux brillants demandaient « Et vous en sortez *combien* ? Allez-y, dites-le en toute simplicité : vous sortez combien d'or de cette mine ? ». S'attendaient-ils réellement à une autre réponse que « Ca dépend... » ? Certains, plus feutrés, guettaient le moment où mon compagnon se tenait hors de portée de voix pour tenter leur chance auprès de moi, l'étrangère ingénue et tout à l'enthousiasme de sa vie australienne. « Aucune idée. C'est lui le mineur, je ne suis que la cuisinière. »

Il est réaliste, l'homme. « C'est épuisant de casser de la roche du matin au soir dans la boue et le froid, sous terre ; nous prendrons un jour de repos par mois. S'il le faut, nous en prendrons deux. Ca nous permettra de faire quelques randonnées et de taquiner la truite. Nous pourrions même envisager une escapade culturelle à Sydney, ou bien une visite aux amis. *Yes my love*, la saison sera bonne. »

Pour que la saison soit fructueuse, il suffit que le prix du métal jaune reste stable jusqu'à ce que nous soyons prêts à écouler notre production, que le travail dans la mine se déroule sans incident majeur et que les incendies, chaque année plus terrifiants, nous épargnent. Si le filon attaqué l'année dernière tient ses promesses et pour peu qu'aucune machine, y compris le vieux camion, ne connaisse de panne sérieuse, il suffira ensuite que l'inspecteur envoyé par le département de l'industrie minière renonce à nous inclure dans sa tournée annuelle. Après tout, la mine Dundee étant reculée et d'un accès malcommode, envisager que Higgins déclare forfait cette année n'est pas totalement utopique. En somme, me dis-je en poussant au cul le congélateur rempli de victuailles que l'homme tente de hisser à l'arrière du gros Nissan, la vie est belle, l'avenir digne de confiance, et nous sommes aussi invincibles que le premier oiseau du premier printemps.

- Miss Thatcher, au pied ! Thatcher !

Bernie, venu prendre des nouvelles avant notre départ de l'outback, rappelle sa chienne, un animal de taille moyenne, aux oreilles pointues et au pelage blanc et ras, couvert de puces.

- Miss Thatcher n'a pas de puces !

- Pour sûr qu'elle n'a pas de puces, dit l'homme, il n'y a qu'à la voir se gratter.

¹ Une once d'or est égale à 31,1 grammes.

- Je te répète que c'est impossible.
- Même si elles lui viennent de toi ?
- Sache donc, cher ami, que si je partage mes repas avec mon chien je garde mes puces ! Et je te conseille vivement d'aller te repentir de ton insolence dimanche à l'église.

- N'y compte pas ; je pars demain.
- Alors ça y est, ta frenchie en a assez de notre outback désertique ? dit Bernie, se tournant vers moi.
- Exactement, Bernie. Il me faut renouveler ma garde-robe.
- Mon ami ci-présent t'a fait croire qu'il y avait des boutiques dans sa brousse de montagne, pas vrai ?
- Oui, et les soldes prennent fin dans deux jours.

Le chien vient de sauter à l'arrière du véhicule, puis sur le congélateur dont il attaque maintenant l'ouverture à grands renforts de grognements sauvages. L'homme le repousse sans ménagements et s'essuie le front du revers de la main. Début novembre, ce n'est encore que le printemps et déjà la chaleur écrase l'outback. Les quelques mineurs acharnés qui restent pour un peu d'opale ont tous commencé à regagner leurs quartiers d'été : sous terre.

- Prends ça *sweetie*, dit Bernie en me pressant un bout de papier dans la main, tu en auras besoin si tu restes avec ce type.

- Qu'est-ce que c'est ?

Bernie, chanteur de ballades romantiques et de vieux rock'n roll le vendredi soir pour une poignée de mineurs et de fermiers qui se retrouvent à dîner, ancien tondeur de moutons à travers l'Australie méridionale, ex-mari d'une tenancière de bordel à Alice Springs puis chauffeur d'une comtesse italienne qui traquait les soucoupes volantes à bord d'une Bentley dans le désert de Simpson, Bernie aux flamboyantes chemises hawaïennes portées sur des pantalons douteux et grossièrement raccommodés, Bernie au cheveu rare mais passé au cirage noir chaque vendredi avant de se mettre en route avec sa précieuse guitare Gibson - Bernie sourit.

- Un billet de loto.

- Le billet gagnant, Bernie ? Tu nous offres le billet gagnant ?

Je poursuis en riant.

- Tu ignores donc que nous serons bientôt riches ?

- Il est pour toi, garde-le bien *sweetie*. Ton compagnon n'en a pas besoin, il est déjà riche.

L'homme saute à bas du quatre-quatre cabossé.

- C'est ça, vieux fou, jette donc un oeil sur mon carrosse, il en dit long sur l'état de ma fortune.

Bernie secoue la tête.

- Quand te décideras-tu à remplacer ce véhicule pourri ?

Miss Thatcher s'est mise à gratter frénétiquement le sol entre les quelques touffes épineuses qui y s'y accrochent.

- Il me faut extraire un peu de substance jaune pour ça, Bernie.

- Toujours rentable, la mine Dundee ?

- On verra ce que donnera la nouvelle dérivation de la veine principale.

- En tous cas, le cours de l'or a sacrément grimpé sous l'effet de la crise ! Et il paraît que ça va continuer.

- Espérons qu'il tienne jusqu'à ce que j'en aie à vendre...

- A la télé, on dit que les gens s'endettent pour s'équiper de détecteurs de métaux. Il y en a même qui démissionnent de leur boulot et s'en vont ramasser des pépites dans le bush !

- Autant jouer au loto...

- J'ai vu un reportage sur ces chercheurs d'or qui passent leur vie en bush-camping. Ils vivent fort bien de ce qu'ils trouvent !

- Certainement, dit l'homme. En dormant dans un *swag*² puant qu'ils traînent dans leur guimbarde et en se nourrissant de boîtes de conserves.

² Le swag est, en Australie, un sac de couchage avec matelas intégré.

- Tu te trompes. Des gens viennent d'Europe pour chercher de l'or ! Ils ont fait voir leurs pépites, ils disent que ça couvre largement le billet d'avion et leurs deux mois de séjour !
 - Quelle taille, les pépites, Bernie ?
 - Des petits cailloux. Chacun de ces hommes avait une soixantaine de grammes dans la main.
 - Autrement dit, valeur de spécimen : zéro.
 - Que veux-tu dire ? C'est de l'or ! Et l'or possède une valeur officielle, non ?
 - Oui, l'or fin. Pour vendre l'or à son cours officiel ces gars seront donc obligés de faire appel à un premier intermédiaire pour le raffiner - ce qui diminuera forcément sa quantité - et de passer par un second intermédiaire pour le mettre sur le marché. En plus de ces frais, ils devront s'acquitter de taxes sur la vente. Je te laisse imaginer ce qu'il leur restera au bout du compte.
 - Et en négociant les pépites telles quelles ?
 - Auprès de qui ?
 - De collectionneurs, pardi !
 - Les collectionneurs ne s'intéressent qu'aux spécimens : pépites de belle taille ou morceaux de roche abondamment recouverts d'or. Ils n'attachent aucune importance aux minis pépites et aux gravillons.
 - Donc, ces gars n'ont rien ?
 - Avec quelques dizaines de grammes par mois ils n'ont pas grand-chose, effectivement. Pour que le raffinage et la vente soient rentables, il leur faudrait ramasser beaucoup plus d'or. Disons qu'au prix actuel du métal, en deux mois de recherches fructueuses ils amortiront peut-être un billet d'avion.
 - C'est déjà pas mal ! Le séjour étant gratuit...
 - Ah oui ?
 - Puisqu'ils dorment à la belle étoile !
 - Le véhicule, l'essence, ça ne coûte rien ? Ils en font, des milliers de kilomètres...
 - Tu as raison. Mais l'un d'eux peut tomber sur une grosse pépite.
 - Oui. Ça arrive à un gars tous les cinq ou dix ans. Et c'est ce qui attire tous les autres. Ils passent des vacances excitantes et une fois de retour chez eux, ils montrent leurs gravillons aux copains et brodent tout un Eldorado autour. A force de répéter l'histoire, eux-mêmes finissent par y croire. La valeur du rêve, Bernie, la valeur du rêve...
 - Si je comprends bien, toi, tu préfères creuser dans le froid et l'humidité de tes galeries boueuses en montagne ?
 - C'est mon métier. Je ne suis ni un amateur ni un bonimenteur, et encore moins un rêveur !
- Bernie se tourne vers moi.
- Ça ne rigole pas, dis donc ! Prends garde, il va te faire trimer...
 - Mais oui, la vie est dure, Bernie...
- L'homme rit en entendant ma réponse. Bernie poursuit :
- Ne le laisse pas t'exploiter.
 - Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai de la ressource.
 - Il t'en faudra, *sweetie*. Tu y es allée, dans la mine ?
 - Oui.
 - Je veux dire : au fond, dans les boyaux ?
 - Oui.
 - Tu es descendue dans le vieux puits désaffecté, aussi ?
 - Oui.
 - Et ?
 - Et quoi ?
 - Tu n'as pas peur ?
 - Peur ? Ma foi non. Peur de quoi ?
 - C'est dangereux !

Je hausse les épaules.

- Sans doute.

- *Holy Crap*³ ! Tu aimes le danger, c'est ça ?

- Oh que non ! Mais j'aime être sous terre, je m'y sens à mon aise.

- Elle est folle ! Es-tu sérieuse ?

- Bah... oui.

Bernie se tourne vers l'homme :

- Ne fais pas l'idiot, garde-la précieusement, tu n'en trouveras pas d'autre comme elle.

- Je le sais, répond mon compagnon en chargeant sur le Nissan une caisse remplie de vis et de boulons.

Soudain, voyant que son chien continue à fureter dans les épineux, Bernie réagit.

- Thatcher ! Arrête ça tout de suite !

Et, se tournant vers moi :

- C'est comme ça que j'ai perdu sa mère, Ma Dalton : mordue par un serpent.

- Tu restes dîner avec nous, Bernie ?

Tandis que je cuisine une terrine avec un des lapins fournis par les chasseurs de kangourous, les deux hommes poursuivent le chargement du Nissan et sanglent la tractopelle sur la remorque. Le repas sera pris sans trop tarder ; il reste des affaires à emballer et notre départ devra se faire avant le lever du soleil. De l'outback aride et pelé de Wild Reef à la montagne odorante, garnie d'eucalyptus variés, où les températures restent pingres en ce milieu de printemps, nous verrons un changement total de paysage. Il y aura deux mille kilomètres à parcourir dont le tiers sur pistes de poudre rouge, avec les kangourous imbéciles qui broutent au bord du tracé, se dressent à l'approche du rare véhicule, lui tournent le dos pour détalier à grands rebonds vers les étendues protégées du bush et, décidant un soudain demi-tour, percutent la carrosserie de plein fouet. Les corbeaux et les aigles sont alors les premiers sur place : yeux, plaies, viscères éclatés, les oiseaux s'attaquent à toute chair mise à vif avant que les asticots n'en prennent possession. C'est toujours dans les cinq premiers bonds que le *roo*⁴ change d'avis. Passé ce délai critique, il s'en tiendra à la direction choisie en premier lieu. Ici, personne ne s'aventure sur les pistes avec un véhicule qui ne soit solidement équipé d'un pare buffle. Celui de l'homme, un modèle du genre, fabriqué de ses propres mains de broussard, protège tout l'avant du véhicule - frontal et latéral. S'il ne lui a pas épargné quelques bosses, la tôle froissée n'est rien car le véritable danger, dans une collision entre un kangourou et une voiture, est que l'animal percute et défonce le pare-brise puis, précipité dans l'habitacle, se mette à labourer de ses griffes puissantes le visage ou l'abdomen du conducteur.

Dans le sud-est verdoyant et plus habité, la population des *roos* est moindre, aussi les panneaux routiers ne servent-ils pas tant à avertir les automobilistes d'un risque constant qu'à les sensibiliser à la *faune sauvage massacrée* par la route. Dans ces régions, le kangourou n'est pas la cause d'un accident, mais sa victime. Dès que l'on entre dans les grandes villes, où les habitants n'ont jamais vu de marsupial ailleurs que dans un zoo, il devient une mascotte et un pur objet d'attendrissement. A Alice Springs et sur d'autres sites touristiques de l'outback, des restaurants en proposent des ragoûts à la carte, tandis que les supermarchés regorgent de queues de kangourous surgelées, mets de choix pour les Aborigènes parqués dans les communautés alentour. L'homme m'a raconté que, dans le désert où il a grandi, les kangourous rapportés de la chasse étaient ensuite jetés tels quels sur un feu, avec la peau et les tripes, ou mis à cuire dans un trou recouvert par un feu. Il a aussi parlé de rites funéraires bien éloignés de la poésie dont beaucoup se plaisent aujourd'hui à orner la moindre narration autour de cette ethnie bien maltraitée par ailleurs... Mais ceci est une autre histoire.

³ Peut être rendu par « nom de Dieu », la traduction littérale de ce juron étant : « sainte merde ! »

⁴ Abréviation commune pour « kangaroo », le kangourou.

Pour l'heure, nous sommes attablés devant une terrine de lapin au fumet appétissant, des patates douces cuites au four avec un reste de potiron et quelques feuilles d'une salade amère que Rob Decovich, un vieux mineur Croate, fait pousser dans une combe protégée de la brûlure du vent et du soleil.

Bernie me raconte les dangers et l'inconfort de la mine Dundee, les risques d'éboulements, la verticalité des vieilles échelles couvertes de fungus et la peur d'en glisser pour tomber dans les profondeurs insondables d'un puits, le froid, l'humidité, l'obscurité, l'étroitesse des boyaux, la boue, l'eau qui ruisselle en permanence de la voûte, les étais qui pourrissent, la neige qui arrive toujours trop tôt et l'homme qui choisit de quitter la montagne trop tard, quand les pistes à flanc de ravin sont grasses et que la couche de neige estompe leurs contours.

- C'est un miracle qu'il n'ait jamais fini dans le précipice. Débrouille-toi pour le faire partir à temps, cette fois ! Je compte sur toi.

L'homme me regarde et ses yeux sourient.

- Bernie joue à être alarmiste, il aime ça.

- C'est toi qui joues, l'ami. Tu as toujours eu beaucoup de chance et tu t'es mis à la défier. Tu le sais ? Est-ce ce que tu sais que tu joues avec ta chance ?

Le coude appuyé sur la table, Bernie pointe son index de façon répétitive sur l'homme.

- Ce que tu fais, c'est de jouer avec ta chance, okay ?

- Bernie exagère...

- Ce que tu fais, c'est de jouer avec ta chance, okay ? Okay mec ?

- Ca va, ça va...

Je revois les pistes cahoteuses et sinueuses de la montagne, les ravins et les torrents qui se fauillent entre les versants, les grands eucalyptus qui élancent soixante mètres et plus vers le ciel et souvent s'abattent au sol dans un long craquement, et j'imagine la neige, la piste qu'il faut deviner, le Nissan patinant dans une montée, va-t-il trouver à s'accrocher ou va-t-il glisser et disparaître ; le froid, l'humidité, la nuit qui n'est pas loin, l'impossibilité de faire demi-tour. Mais cela fait vingt ans que l'homme sort sans encombre de son dédale de montagnes. Et ce jour funeste d'hiver précoce, à supposer qu'il arrive tel que dans les sombres craintes de Bernie, est, ce soir, très éloigné.

- Ensuite, ma frenchie et moi reviendrons faire un peu de prospection minière.

Ces mots me ramènent à la réalité - mon outback que j'aime tant, un repas fraternel - et à l'alléchante perspective d'une longue expédition à travers le désert, le vrai, là où nous ne croiserons pas même une poignée d'irréductibles mineurs. Le désert, nous y serons bientôt. Tout ce qui nous en sépare, c'est cette petite formalité de sept mois dans la mine de montagne.

- Te voici donc Australienne, dit Bernie entre deux bouchées. Et femme de mineur ! Ca doit sacrément te changer de la vie parisienne.

- J'ignore ce que je suis, Bernie, je n'ai pas d'existence officielle dans votre pays.

- Tu es clandestine ?

- Pas encore. J'ai un visa provisoire. Mais je vais finir par le devenir si mes démarches d'immigration n'aboutissent pas !

- Quel est le problème ?

- C'est long, compliqué, coûteux, et il s'agit de fournir un dossier solide pour convaincre l'administration que ma motivation n'est pas de ponctionner la substantifique moelle du pays.

- Tu ne ponctionnes rien puisque ton homme est indépendant et que vous gagnez votre vie dans une cambrousse où nul ne voudrait habiter !

- Peu importe. Ayant dépassé quarante ans j'ai le profil type de la personne qui se prépare à profiter des largesses de votre système social.

- Ridicule !

- C'est pourtant un raisonnement correct. Il faut donc pouvoir démontrer que notre histoire est un engagement mutuel, intégrant vie commune et assistance, dans la durée. L'Immigration exige des preuves.

- Dis à ces gens de m'appeler. Je leur dirai, moi, que vous êtes un vrai couple !
Nous aurons effectivement besoin de son témoignage, parmi d'autres, afin d'appuyer, le moment venu, la requête qui me donnera droit de résidence dans mon nouveau chez-moi.
- Et si vous ne convainquez pas tu devras retourner en France ?
- J'aurai quelques jours pour lever le camp, oui.
- Cela n'arrivera pas. Mais si cet individu te fait des misères, poursuit Bernie en gratifiant son ami d'un regard malicieux, surtout ne quitte pas le pays. Viens me voir.
- Tu lui casseras la figure ?
- Non. Je t'épouserai.
- C'est beaucoup d'honneur, Bernie.
L'homme sort de sa réserve.
- Je crois que tu viens de te faire envoyer poliment sur les roses mon vieux !
Bernie laisse échapper un doux rire paisible et Mrs Thatcher, se levant en étirant longuement ses pattes avant puis ses pattes arrière, vient poser sa tête sur les genoux de son maître.



Cette année, il ne restera pas de minerai en stock près des bâtiments de concassage - la *batterie*⁵ - pas une seule brouette de quartz et de terre à faire parler, aucune réserve à monnayer pour adoucir le quotidien en attendant des rentrées plus conséquentes, non, cette année il ne reste rien, nul résidu d'amalgame à gratter sur les plaques de cuivre, pas même une demi once qui aurait bavé à côté des lingotières lors d'un geste maladroit de l'homme y versant l'or en fusion.

- Il faudra consentir quelques privations, Sweetie.
- Tu veux dire : ni robe neuve ni caviar pour le réveillon ?
- Quelque chose comme ça...
- Chienne de vie !

L'homme rit et, posant sa grande main forte sur mon genou - « *You're wonderful my love* » - il entreprend de négocier d'une seule main la série de virages serrés qui descendent vers Preston's Creek⁶ entre les gommiers et les ronciers géants.

Pas de rabiote de minerai, certes, mais cette année le département de l'environnement, disposant d'un rabiote de budget, a détaché quelques engins de terrassement dans nos montagnes, en plus de l'habituel bulldozer, afin de retracer la piste aux endroits où de gigantesques *woolly-butts*⁷ arrachés par le vent en ont emporté la moitié comme s'ils comptaient replanter cette énorme motte de terre et de pierres au bout de leur terrible voyage.

Les titans gisent au fond du ravin, certains jetés tels des ponts par-dessus le torrent, d'autres brisés, s'entassant avec des arbres secondaires entraînés à leur suite. D'autres encore, après être tombés, ont filé comme des luges lancées à vitesse folle droit devant sur la pente vertigineuse, y labourant un sillon qui demeure visible de loin. Géants lacérés vivants dont la fracture ouverte laisse échapper un éventail de pointes acérées, gorgées de sève et renvoyant parfois autant de rayons de soleil, tel une puissante arme guerrière jaillie d'un ultime sursaut et destinée à frapper au-delà de la mort.

« Jamais ! » disent les titans. « Abattus, peut-être ; rendus, jamais ! »

Debout, mosaïques noires et brillantes, des troncs calcinés par les derniers incendies, à présent amputés et difformes, considèrent avec gravité ces corps pleins de vie et pourtant anéantis. *Mère Monstre et son Enfant* veille, tragique et impassible spectatrice condamnée au silence et à l'immobilité, au milieu des fougères arborescentes qui

⁵ La batterie désigne les installations de traitement du minerai qui conduisent à la récupération de l'or. Par extension, c'est toute la zone alentour – avec la maison d'habitation – qui est ainsi nommée.

⁶ « Creek » désigne un petit cours d'eau

⁷ Le woolly-but est une variété d'eucalyptus à l'écorce très fibreuse.

balançant doucement leurs branches émeraude dans la brise, des jeunes acacias fous nés des cendres et de la première averse qui suivit le feu, *Mère Monstre et son Enfant*, misérable et majestueuse statue éphémère plantée dans l'herbe verte. Je suis heureuse qu'elle ait survécu au siège de l'hiver et la salue d'un long regard.

- *Mother Monster and her Baby is still there.*

- *Yes, amazing how it resists.*⁸

Un jour, cette créature fantasmagorique laissée sur place par des flammes finissantes se disloquera en quelques morceaux de charbon aussitôt avalés par l'herbe, les fougères et les ronciers. Un craquement sinistre sera son unique retour à la parole. Peut-être passera-t-il inaperçu dans l'animation de ce jour-là. Puis la forêt, en cet endroit, redeviendra anodine.

Nous sommes tout à fait seuls à présent, le dernier village de la vallée est loin derrière et les bois se referment sur nous à mesure que nous pénétrons dans le dédale de montagnes, de versant en versant. Avec ses quarante-cinq habitants, l'outback semi désertique d'où nous venons fait ici figure de civilisation trépidante.

- Il n'y avait pas de courrier pour moi, mon amour ?

L'homme s'était arrêté au village pour relever la boîte postale.

- *Nothing, Sweetie.* Tu attends quelque chose ?

- Je n'ai pas de nouvelles de l'Immigration.

- Il n'y a pas lieu de t'inquiéter, l'administration est lente à réagir par chez nous.

Les lourds engins ont dérangé le lit de pierres qui assurait un surfaçage stable de la piste et nous patinons dans une montée. Les quatre roues motrices, la boîte de réduction, rien n'y fait. Tel une matrone antillaise débordante de volupté, dont les pas, en glissant, chassent l'onde de la biguine d'une hanche à l'autre, le vieux Nissan danse sur place. Et dérape. Les pieds de l'homme jonglent avec les pédales, ses mains tournoient rapidement sur le volant dans un sens puis dans l'autre et l'inertie du lourd véhicule, qui nous rapprochait dangereusement de la pente fatale, finit par être contrée. Chaque roue accroche le sol comme elle peut. Bataillant pour chaque mètre, nous gravissons l'interminable by-pass boueux. Si un arbre tombé en travers nous avait obligés à l'arrêt, nous n'aurions jamais pu repartir. Il aurait alors fallu, après avoir débité l'eucalyptus à la tronçonneuse, parcourir à pied les vingt kilomètres qui nous séparent encore de la mine et revenir avec un engin capable de tracter le Nissan malgré la fange pour lui rendre son autonomie plus loin, sur une piste revenue à de meilleures dispositions. Un engin comme la chargeuse-pelleteuse. Ou le Toyota Jaune. En théorie, ce dépannage fonctionne parfaitement. Dans la pratique, les deux véhicules se trouvent actuellement en attente chez Paddy, le fermier qui héberge le congélateur avec nos victuailles, dans la vallée, une quarantaine de kilomètres derrière nous. Ici, il y a des jours où un peu de chance est utile. En fait, il y a peu de jours où elle n'est pas tout bonnement nécessaire.

- Le prochain by-pass risque de poser problème, nous ferions bien d'emprunter l'ancienne piste du bétail. Le niveau d'eau a l'air relativement bas, il ne sera pas difficile de traverser le torrent.

La piste du bétail longe puis coupe le tumultueux Preston's Creek à trois reprises pour s'enfoncer vers d'anciens pâturages que Ronnie Jenkins, Barney Grant et le vieux Bill Preston utilisaient il n'y a pas si longtemps encore, avant qu'une administration ne décrète que la vache, en paissant librement, nuisait à l'équilibre originel de la forêt. Chaque printemps, les vachers rejoignaient des huttes d'une seule pièce, construites par chacun d'eux, en woolly-butt - rondins pour les murs extérieurs et écorces pour le toit, ces lambeaux que l'arbre abandonne en croissant et dont les larges bandes souples, une fois fixées, assurent l'étanchéité de ce qu'elles couvrent, abri de fortune ou demeure pérenne.

Depuis que les troupeaux ont été interdits de séjour, plus rien n'entrave la pousse des hautes herbes ni la propagation de ronciers qui n'ont rien de natif ; lorsqu'à la période chaude et sèche un incendie démarre, provoqué par la foudre, la négligence de quelque promeneur débile ou l'allumette d'un pyromane, c'est en partie cet excédent de combustible rapide qui lui permet de gagner en vitesse et en vigueur. Dès lors, un seul de ces foyers dévore,

⁸ Traduction : « Mère Monstre et son Enfant est toujours là. ». « Oui, c'est incroyable comme elle tient le coup ! ».

souffle, enveloppe et avale des dizaines de milliers de hectares par monts et par vaux avant d'être ralenti par un vent contraire ou d'errer sur le sol famélique d'un précédent sinistre. Après le passage du feu, la forêt reste silencieuse pendant toute une année. Durant plusieurs mois, hormis les mouches qui arrivent par bataillons entiers, plus rien de vivant ne se montre. Les dépouilles d'ornithorynques chassés de la rivière devenue bouillante gisent parmi les cendres avec des opossums, des wombats et des chevreuils. Tous ont la peau flambée et les chairs boursouflées. Des oiseaux - perroquets, cacatoès, rouges-gorges et *currawongs*⁹ - on ne trouvera aucune trace. Il est permis de rêver que les rares dingos qui habitaient la forêt ont pu fuir à temps et dans la bonne direction.



La première fois que je vis l'homme, il y a trois ans, il se tenait au milieu de décombres et d'engins carbonisés. Il y en avait partout : ferraille tordue, madriers consumés jusqu'au cœur, le squelette d'un camion et celui d'un compresseur attelé à une carcasse de voiture, des planches réduites en cendres et des amas de tôles tombées les unes sur les autres. Immobile, la haute stature de l'homme se découpait sur le ciel bleu avec quelques gommiers restés debout, le tronc noirci et les branches sans feuilles. Devant le contraste des couleurs - charbon, azur, rouille - et les sculptures composées par les véhicules éviscérés, mon œil photographique s'était mis à fonctionner. Changeant d'angle de vue, je variaï les cadrages et les effets. Bon sang, quelle puissance graphique là, juste à ma portée ! J'avais dans mon sac un appareil prêt à servir. Je n'y touchai pas.

« Tout a brûlé sauf la maison » dit le mineur, étendant le bras pour montrer une haute habitation de pierre au sommet d'un monticule, lui aussi déshabillé par le feu. « J'ai eu beaucoup de chance, j'avais eu le temps de cuirasser les fenêtres ; les flammes sont passées très vite et n'ont pas trouvé à s'infiltrer. Seules deux vitres ont été fissurées par la chaleur ».

Les incendies avaient débuté le jour de Noël, on l'appela le *jeudi noir* et l'enfer gagna pendant trois semaines. Sydney étouffait sous une épaisse fumée noire. L'homme avait fui la montagne au volant du camion-benne, Bernie conduisait le Nissan, le Toyota Jaune était déjà à l'abri chez Paddy, en bas, dans la vallée. C'est tout ce qu'ils ont pu sauver avant que la forêt devienne inaccessible. Et quand ils essayèrent de remonter, une semaine plus tard, il leur fallut deux journées pour tronçonner et dégager les arbres qui barraient la piste. De nombreuses fumées dansaient encore ça et là sur le sol brûlé et des troncs finissaient de se consumer. Les eucalyptus qui s'étaient trouvés hors du passage des flammes avaient eu leur feuillage asphyxié et desséché par la chaleur. Le vert avait disparu du paysage.

Les deux hommes ignoraient ce qu'ils allaient trouver là-haut. Un désastre, sans doute. Une désolation absolue. Des amas de ruines encore fumantes à la place des constructions.

A l'endroit de la batterie, c'était bien le spectacle qui les attendait : l'immense hangar de tôle et de bois, construit en dénivelé, qui abritait le concassage, s'était écroulé sur lui-même. A l'intérieur, les coursives en bois sec, les rampes d'accès et les nombreux garde-corps s'étaient embrasés comme des allumettes ; le caoutchouc épais des grosses courroies de transmission avait cuit en dégageant une fumée noire pestilentielle qui flottait encore dans l'air. De la table Wilfley, il ne subsistait que le dessus en fer rainuré, bombé par la chaleur, irrécupérable. Les volumineux moteurs d'entraînement avaient fondu ! Tout ce qui restait des installations se réduisait au gigantesque concasseur et à ses marteaux broyeurs, cinq pilons cylindriques en fer, de sept mètres de haut pour quarante centimètres de diamètre chacun, qui émergeaient à présent d'un impressionnant tas de débris. L'alignement de huttes en woolly-butt, où avaient vécu les ouvriers à l'époque faste de la mine, n'était plus que cendres et moignons charbonneux. Le compresseur de secours, la tractopelle, deux véhicules quatre-quatre, un camion, tout avait été passé par les flammes ; rien n'avait résisté à leur voracité.

Sauf la maison. Le logis de pierre, construit par l'homme quinze ans plus tôt, avec des blocs découpés au marteau-piqueur dans une avancée de granit accrochée à quelques kilomètres de là, sur la face sud de Lady Mountain. Il avait fallu les acheminer un par un, en les charroyant d'abord à la force du poignet au bout d'une

⁹ Le currawong est un oiseau noir et blanc de la taille d'un corbeau.

grosse corde dont une extrémité les emprisonnait dans un réseau solidement noué ; puis ils furent hissés à bord d'une remorque tractée par le Toyota Jaune, jamais plus de quatre au total, certains rocs pesant plus de deux cents kilos. Soigneusement jointoyées, les pierres s'étaient ensuite assemblées en quatre murs hauts, ajourés de quelques fenêtres de belle taille, afin de capter et distribuer dans la maison toute la lumière disponible - chiche en demi-saison, plus généreuse au début de l'été. L'homme, à cause du risque du feu qui se renouvelle chaque année et voit sa phase critique durer plusieurs mois, avait fabriqué pour chaque ouverture un volet pare-feu. En temps normal, ils sont adossés à l'arrière du logis, parmi des échelles, des barres à mine et d'autres tôles dont ils se différencient par l'inscription d'un numéro représentant l'ouverture à laquelle ils s'ajustent.

« Les flammes sont passées très vite et n'ont pas trouvé à s'infiltrer ; seules deux vitres ont été fissurées par la chaleur. » Ni le feu ni la fumée n'ont pénétré à l'intérieur.

Mais derrière la maison, la série de remises de tôles et de planches abritant le groupe électrogène, un atelier de mécanique et la réserve de carburant, avaient subi le même sort que la batterie et les anciennes huttes des ouvriers.

Remontant dans leur véhicule, les deux mineurs se doutaient bien qu'à la mine, quatre kilomètres en amont, la cabane du compresseur s'ajouterait aux pertes. Leur principale inquiétude concernait la mine elle-même : le feu avait-il filé à grande vitesse ou bien s'était-il attardé, dévorant peu à peu la porte d'accès à la galerie principale ? Cette seconde éventualité laissait craindre l'embrasement d'étais et, ainsi privée de tout soutènement, l'effondrement de la voûte. Dieu seul sait combien de milliers de tonnes de roche et de boue couperaient alors l'accès aux zones d'extraction du minerai aurifère. C'en était peut-être fini de la mine Dundee.

- *She's all right !*

Bernie avait crié de soulagement et l'homme était resté silencieux.

- *She's all right mate ! She's all right¹⁰ !* répétait Bernie, secouant le bras de son ami.

La porte de bois, mal revêtue de tôle, avait été léchée par les flammes mais seuls la cabane et le déversoir du minerai, constructions annexes, avaient brûlé.

- Elle est sauvée ! Elle reste exploitable, tu vas pouvoir la vendre et laisser tout ça derrière toi !

- Je vais reconstruire.

- Tu es fou ! Vends !

- Non. Je vais reconstruire les installations. Dans deux ans, je produirai à nouveau de l'or.

Ainsi fut fait.

La seconde fois que je rencontrai l'homme, il y a un an, il me fit les honneurs de la nouvelle batterie, un édifice encore plus grand que l'ancien, toujours en tôle ondulée. Rien, dans l'équipement, n'était neuf. Certaines machines avaient pu être récupérées dans une mine désaffectée, d'autres provenaient du marché de l'occasion. Autour des bâtiments, la forêt avait entamé sa guérison. Une grande variété de buissons s'était mise à proliférer et, parmi les grands arbres, nombreux étaient ceux qui avaient pu refaire des feuilles.

J'étais venue pour trois jours, avec des images à capturer et un article à rédiger. Descendant du véhicule, j'ai regardé autour de moi, lentement. Et j'ai respiré, intacte, telle que je m'y étais laissée surprendre deux ans plus tôt, l'étrange et puissante sensation d'avoir trouvé mon foyer, un foyer que je n'avais jamais eu, *home*. A nouveau, j'ai rangé mon appareil et mes objectifs sans prendre une seule photo. Qu'aurais-je pu donner à voir, qu'aurais-je pu écrire qui ne fût la divulgation d'un endroit que je tenais à garder pour moi seule...

Lorsque les trois jours furent écoulés, l'homme dit : « Et si tu restais ? C'est ta place, ici. » Je fis alors un aller-retour éclair en France pour poser ma démission, vider mon appartement et en rendre les clefs puis, munie d'une valise et d'un gros sac pour tous bagages, je déménageai au bout du monde. Ce fut aussi simple que cela.



¹⁰ Traduction : « tout va bien camarade, tout va bien ! »

Dans quelques heures, nous serons arrivés là-haut. Pendant deux semaines au moins nous n'en bougerons plus ; ensuite, la nécessité d'aller au ravitaillement nous obligera à parcourir les cinquante kilomètres de piste en sens inverse et, une fois dans la vallée, à en ajouter cent vingt de plus, sur le bitume, pour atteindre la ville. Deux semaines, c'est généralement le temps que nous mettons à épuiser nos vivres et les réserves de gazole pour les machines. Une saison à la mine se rythme ainsi par quinzaines, et puis, à l'intérieur de ces quinzaines, en termes de camions dont les chargements alimenteront le joli tas conique sur le terre-plein devant la batterie, jusqu'à ce que vienne le temps du concassage.

Comme nous nous apprêtons à traverser le torrent, il me vient une pensée inattendue : quelles surprises nous réserve cette saison, quel sera le décalage entre l'idée que nous nous en faisons et l'estampillage de la réalité ? Je nous photographie mentalement et je me demande ce que montrera de nous un autre instantané, pris dans sept mois, à notre sortie de la montagne. Les risques d'accidents sont nombreux, aussi bien à la mine qu'autour de la maison. Ne serait-il pas miraculeux d'y échapper ? L'inquiétude me guette. J'en détourne les yeux et porte un regard gourmand sur le vert éclatant d'une fougère arborescente et le vol rouge et bleu de deux perroquets *crimson rosellas*. La vie est de retour dans la forêt. A nouveau, c'est elle qui a raison.

Preston's Creek n'est pas un torrent très large, peut-être vingt mètres, et son tumulte ne devient dangereux qu'au moment de la fonte des neiges, les années où les beaux jours se regroupent pour arriver en puissance.

- Quand tu passeras ici seule, retiens que c'est ce gros caillou-ci qui t'indiquera si tu peux traverser ou non, dit l'homme en pointant un écueil dont l'arrondi dépasse la surface de l'eau d'une bonne vingtaine de centimètres. Si tu n'en vois presque rien, ne t'aventure pas dans le cours d'eau, tu noierais le moteur.

- Euh... Ai-je mal entendu ou viens-tu de dire « quand tu passeras ici *seule* » ?

- Tu le laisseras sur ta droite sans trop t'en écarter, il s'agit de ne pas heurter les deux rocs sur la gauche !

L'homme s'arrête, passe sur la boîte de réduction et nous entrons lentement dans le lit de la rivière. Le Nissan avance dans les flots entre tangage et roulis, tour de roue après tour de roue, et s'extirpe finalement sur la piste qui attend en face. Là, un épais roncier porte une multitude de petits fruits verts. Dans quatre mois ces baies seront juteuses, sucrées et délicatement parfumées.

- Il faudra penser à repasser ici pour les cueillir, dis-je à l'homme.

- Tu vois bien que tu es d'accord pour franchir le torrent seule !

- Pardon ?

- Souviens-toi que l'an dernier tu parlais de vendre tes mûres au pâtissier du village...

- Qui ? Moi ? Tu dois confondre.

- Oui, je dois confondre avec cette *sexy lady* qui mijotait de la gastronomie française...

- Celle à qui tu avais promis une tronçonneuse qui soit maniable ?

- J'ai fait ça ?

- C'est ce qu'elle prétend...

- Tu veux dire que sans tronçonneuse pour dames elle ne pourra pas s'aventurer à sortir seule de la montagne ?

- Quelque chose comme ça...

- *Oh dear, these frenchies¹¹ !*

- Nous n'irons pas au village avant une quinzaine, n'est-ce pas ?

- Comme d'habitude, Sweetie.

- ...

- Ne commence pas à te faire du mauvais sang *my love*. J'appellerai le bureau de poste dès demain. On nous préviendra si une enveloppe portant le cachet de l'Immigration arrive pour toi et nous descendrons la récupérer aussitôt. Est-ce que ceci te rassure ?

- Oui !

- *You're such a worrier !* Tu es une anxieuse, *my love*.

¹¹ Traduction : « Oh mon Dieu ces Françaises ! »

Entre le deuxième et le dernier passage, le torrent forme une boucle resserrée. La découpe de cette petite clairière et la nature de l'herbe drue qui y pousse me sont familières.

- N'est-ce pas là le campement d'Angus le Chasseur ?

Cet endroit également, nous y reviendrons sans doute, pour une soirée mémorable avec Angus et ses compagnons, autour d'un gigantesque feu de camp alimenté de grosses billes d'eucalyptus, pour partager des anecdotes, philosopher sur le précieux non-sens de la vie et l'incomparable saveur de l'instant amical, tout en dégustant le dernier *single malt* déniché par Angus.

Sortis du gué, l'ancienne piste du bétail offre une agréable promenade dans un paysage bucolique. Au bout de quelques kilomètres aisés, nous nous préparons à remonter à flanc de montagne. Le by-pass principal est derrière nous, la distance à parcourir jusqu'à la batterie n'est plus très grande et l'absence d'arbres barrant la piste semble se confirmer. Il ne reste plus qu'une vraie montée raide, sans aucun doute la plus abrupte de toutes, mais je sais qu'elle n'est jamais problématique, son assise étant constituée d'un réseau de roches solides où un véhicule de montagne ne saurait se trouver en peine de progression, pour peu qu'il y mette la cadence adéquate : lente, très lente.

- Comment s'appelait-il déjà ? dit l'homme.

- Rowley.

- Oui, c'est ça : Rowley. Mais comment as-tu su que je parlais du chien ?

- C'est ici que nous l'avons trouvé.

L'an passé, juste après Pâques, l'homme avait capté un message sur son émetteur-récepteur radio :

- C'est Angus, on est là avec Alan et Kevin, si ça te dit de nous rejoindre au campement ce soir, j'ai une bouteille dont tu me diras des nouvelles !

- Volontiers ! Mais je ne suis pas seul...

- Aha ! La rumeur selon laquelle tu cacherais une Française est donc fondée. Est-ce qu'elle boit du whisky ?

- Je crois que oui.

- Alors c'est quelqu'un de bien ! On vous attend tous les deux.

« Angus a plusieurs campements possibles » avait dit l'homme, « on les fera l'un après l'autre et nous finirons bien par le trouver. »

Il avait plu en fin d'après-midi, une pluie trépidante battue sur les vitres par de violentes bourrasques, un temps à ne pas remettre un mineur dehors. Les longues branches des woolly-butts balayaient le ciel noir de reflets argentés lorsqu'elles se courbaient vers la droite et de traînées vert olive quand elles s'inclinaient sur la gauche. L'amplitude de leurs mouvements était si grande que les troncs en devenaient de gigantesques arcs. J'attendais le craquement monstrueux qui couvrirait les hurlements du vent, cet ouragan réclamant un effet autrement plus théâtral. Soudain, une défaillance dans les nuages sombres filtra l'éclat du soleil couchant et la forêt, frappée de stupeur, se teinta pendant quelques instants d'ocre rouge. Puis une peinture couleur de plomb se déversa le long des troncs et sur les feuilles. Le spectacle était saisissant. Les yeux écarquillés, je le fixais avec ferveur. Ensuite, le soleil fut couché et le paysage s'éteignit. Confinée dans le noir, la tempête dut fournir d'incessants efforts pour rester en vie. Je crois qu'elle s'y épuisa.

L'homme n'était pas rentré de la mine. Allait-il s'encadrer dans la porte ouverte, trempé comme une soupe et déclarant : « le Nissan est coincé entre deux arbres en travers de la piste. Trop dangereux de les tronçonner dans cette tourmente, il faudra que je remonte voir ça demain » ?

Mais le vent tomba, la pluie cessa et lorsque l'homme parut, sec, je venais de sortir des feuilletés aux herbes et au fromage du four. Il se doucha, j'emballai les grignotines et nous nous mîmes en route.

Repérer un campement dans la nuit, c'est facile : il suffit de chercher l'éclat du feu. Nous avons parcouru une quinzaine de kilomètres, notant l'absence de vie sur deux des haltes habituelles d'Angus, et nous nous apprêtions à descendre le raidillon escarpé lorsque l'homme s'arrêta soudain : ses phares éclairaient un chien immobile au milieu de la piste, un beagle.

- Angus n'est pas loin, cette chose appartient à sa meute.

Haletante mais frétilante, la bestiole ne fit aucune difficulté à être soulevée de terre et déposée sur mes genoux. Je la maintenais fermement pour assurer son confort en dépit des cahots et son cœur battait vite dans ma main, très vite sous le pelage chaud. L'homme avait vu les hautes flammes du feu dans la boucle resserrée de Preston's Creek. Nous traversâmes le torrent, il coupa le contact et descendit du véhicule. Trois silhouettes, dont une plus large et plus haute que les autres, se découpaient sur les grandes flammes orange. La meute des beagles, attachée ensemble, se reposait à l'écart.

- Tu n'as rien perdu, Angus ?

- Combien en avez-vous retrouvé ?

Il lui manquait deux chiens au total. Tout au long de la soirée, les aboiements du second fugueur nous parviendront de plusieurs endroits du même versant.

- Le saligaud, il fait semblant d'avoir débusqué un chevreuil. Vous l'entendez ? Viens donc patron, qu'il dit, qu'est-ce que tu fiches pendant que je fais tout le boulot, *silly bugger*¹² ?!

Le lendemain, Angus repartit avec sa meute au complet. Le fugueur, qui n'avait regagné le campement qu'aux premières lueurs du jour, traînait pitoyablement les pattes.



Le *raidillon de Rowley* est devant nous, l'homme rétrograde en première et amorce une patiente escalade.

- *Bugger*¹³ !

- Chienlit !

- *Oh, well...*

Nous l'avons vu en même temps, démesuré, déchiqueté, des branches à n'en pas pouvoir les compter et, bien entendu, écrasé sur la piste qu'il obstrue de toute sa splendeur.

- J'espère que je n'ai pas oublié la tronçonneuse...

L'homme laisse le Nissan partir à reculons sur une courte distance, serre le frein à main, coupe le moteur, saute à terre et, pendant que je troque mes espadrilles contre de grosses chaussures australiennes, il trouve un roc qui sera calé d'une poussée ferme derrière la roue avant, côté conducteur. Un bruit de dégringolade d'objets divers se fait entendre lorsqu'il ouvre le hayon.

- Sweetie, peux-tu me rappeler dans quel carton tu avais rangé les œufs ?

- Dans celui qui vient de s'écraser.

- *Really* ?

- Bah oui... sinon ce ne serait pas drôle.

- *Oh well...*

Après avoir repoussé plus ou moins à leur place les éléments épars du chargement, puis déconstruit une pile de caisses et de boîtes isothermes, l'homme peut à présent dégager le seul outil qui, avec un cric de camion et une lourde chaîne, fait obligatoirement partie du moindre déplacement dans nos montagnes : la tronçonneuse, modèle maximal. Il vérifie un par un le serrage des maillons, puis les enduit de graisse et complète le réservoir avec de l'essence et de l'huile.

Le feuillage est abondant, les grandes branches naissent bas sur le tronc et la fracture montre une chair rose. Incroyable, comment un *grey-gum*¹⁴ d'apparence aussi saine a-t-il pu se briser ? L'homme a coiffé ses oreilles d'un casque anti-bruit et je malaxe des petits bouchons souples pour pouvoir les enfoncez dans mes oreilles. Les ramifications secondaires tombent. Je les traîne jusqu'au bord de la piste et entends derrière moi, aux vociférations de la mécanique, que l'homme s'est attaqué aux branches noueuses, grosses comme des troncs, celles dont la

¹² Traduction : « pauvre imbécile ! »

¹³ Traduction : « merde ! »

¹⁴ Le *grey-gum* est une variété d'eucalyptus

texture brutalise la scie, menaçant à tout instant de la rompre ou d'en coincer la lame. Le son suivant est celui d'un choc sourd sur le sol. La tronçonneuse lance ensuite quatre offensives successives sur la partie amputée, à terre. De grosses gerbes de sciure jaillissent des plaies tandis que le moteur hurle et que l'homme, un pied sur le morceau de bois, bande ses muscles pour parer à tout mouvement regimbeur de la scie. Un instant de déconcentration ou le moindre excès de confiance et c'est l'accident.

L'énorme branche est à présent sectionnée en plusieurs tronçons ; l'homme en repousse trois du pied vers les ronciers qui bordent le chemin tandis que je pèse sans succès de tout mon poids sur le dernier, arc-boutée et bras tendus, pour le faire bouger, puis rouler.

- Saleté de machin !

Mon compagnon n'interviendra pas ; il me sait heureuse de tester ma force musculaire. Il aurait simplement préféré que je choisisse un morceau mieux adapté. Peut-être sait-il également qu'il se mêle de la fanfaronnade à ma démonstration d'aide. Je change de stratégie, tirant et poussant le rondin par ses extrémités. Un effort ardu et le renfort d'une bordée de jurons, que la décence m'interdit de rapporter ici, voient cette partie de l'arbre dégringoler sous une ultime poussée et prendre de la vitesse jusqu'au...

Noooooooooooooooooooooooooooooon !!!!!!!!!!!!!!!

Non. Le Nissan a été épargné in extremis. Derrière moi, le bruit de a cessé. L'homme réfléchit.

- C'est du beau bois, ce serait dommage de le laisser.

- Tu vas en faire des étais pour la mine ?

- Peut-être du mobilier pour la maison.

Il fait presque nuit.

- Il fait presque nuit, mon homme.

- Oui.

- Et nous avons laissé la remorque chez Paddy.

- De toutes façons, elle était chargée à bloc.

- Et il n'y a plus de place à l'arrière du Nissan.

- Vraiment ? Pas de place pour un stère de bois entre les œufs et les petites robes de Madame ? *Oh dear, these frenchies !*

Même si nous renonçons rapporter du bois de menuiserie, la tâche n'est pas terminée pour autant ; il nous faut finir de désobstruer la piste. L'homme allume les phares pour éclairer la scène. Il nous rapporte à chacun un casque de mineur équipé d'une lampe alimentée par une batterie fixée sur un épais ceinturon de cuir.

- C'était bien tenté, Sweetie, mais tu l'as raté.

- Quoi donc ?

Un signe de tête en direction du Nissan est sa réponse. Le tronçon de grey-gum gît à moins de vingt centimètres du train avant.

Le tronc principal est assez rapidement débité en trois morceaux, le reste de l'arbre s'étant abattu dans les ronciers et les fougères, décimant quelques jeunes eucalyptus au passage. L'homme examine le bois à la lueur de sa lampe.

- Dommage.

Le cœur de l'arbre est d'un rose plus sombre, sa texture montre des fibres relâchées. L'homme en prélève sans difficulté un peu de matière qu'il écrase entre ses doigts.

- Tu vois ça ? Il est en train de pourrir de l'intérieur. C'est la raison de sa chute.

A l'aide du cric de camion, qui fait levier par des poussées cran après cran sur un système de crémaillère, chaque tronçon est peu à peu décollé du sol. Lorsque le point de déséquilibre est atteint, une seule poussée vigoureuse suffit ensuite à les faire rouler sur la pente, dans les broussailles.

Il fait nuit noire lorsque nous repartons. Le *raidillon de Rowley* est gravi sans autres encombres.

Je scrute la piste éclairée par les phares à la recherche de quelque habitant de la forêt qui se laisserait surprendre mais ne vois rien, ni dingo, ni wombat, ni opossum, ni même un de ces chevreuils dont la robe de velours marron est un ravissement. Quelques morceaux de la merveilleuse couverture étoilée se dévoilent ça et là entre les frondaisons des grands arbres, hélas trop fugitivement pour y trouver un instant de Croix du Sud ou de Pléiades. Nous avons remonté les vitres et l'homme met le chauffage en route. Se peut-il que la neige n'ait pas totalement fondu, là-haut ?

- Crois-tu qu'il reste de la neige là-haut, mon homme ?

- Penses-tu !

Soudain, la voici qui apparaît à la sortie d'une clairière : la colline, avec la batterie qui se devine derrière le rideau des woolly-butts et la haute maisonnette de pierre juchée sur son sommet.

- Home !

- Yes my love, home.

Pendant sept mois, nous allons vivre au milieu d'une forêt de montagne difficile d'accès et notre voisin le plus proche sera à cinquante kilomètres de piste. C'est si bon que c'en est simplement bon.

A mi-hauteur du tertre, la piste dessine un virage où elle se divise en deux : l'embranchement de gauche mène à la batterie, en contrebas de la maison, celui de droite poursuit son escalade et accède au logis par l'arrière avant de continuer en direction de la mine, située plusieurs kilomètres en amont. Nous prenons à droite. Près de la barrière, l'homme manœuvre pour se présenter en marche arrière. Je saute du véhicule, fais coulisser les jeunes troncs d'arbres dans les poteaux plantés de part et d'autre du chemin, puis j'indique d'un signe de la main que je vais parcourir à pieds les deux cents mètres qui restent. Le Nissan me dépasse, je vois les phares s'éloigner, bientôt les feux de recul éclairent faiblement la maison et les cabanons annexes, puis les lumières s'éteignent et le moteur se tait. Immobile, j'écoute le silence de la nuit, ce silence rarement interrompu.

- Sweetie ? Sweeeeeeetie ?

- Je suis là !

- Sais-tu où sont les clés du groupe électrogène ?

- A quoi ressemblent-elles ?

- Ce sont les clés du cadenas qui verrouille la remise. Je les ai attachées à un maillage de fil de fer multicolore.

- Un maillage de fil de fer multicolore, dis-tu ?

- Oui.

- Comme toutes tes clés...

- Really ?

- En avons-nous besoin ce soir ?

- Seulement si nous souhaitons un peu de lumière.

Les lampes frontales nous éclaireront suffisamment pour transborder quelques affaires du véhicule dans la maison, désobstruer l'accès à l'appentis, que l'homme appelle pompeusement *veranda* et, une fois à l'intérieur, déverrouiller la porte de la maison elle-même et aller jusqu'au tiroir où nous gardons un bon stock d'allumettes et de bougies.

Demain est un autre jour...



A chaque aube claire j'ouvre les yeux sur un trait blanc qui raye le ciel dans la fenêtre côté est : c'est l'avion qui va de Sydney à Perth. L'homme, lui, est pris par l'observation de la sombre montagne maîtresse que le soleil commence à teinter de rouge. Nul besoin de montre, il est sept heures. Située à l'étage qu'elle occupe en totalité, notre chambre laisse entrer le jour par quatre ouvertures : une à l'est, deux au nord - où le soleil atteint son zénith

dans l'hémisphère austral - qui donnent sur la batterie, et une à l'ouest, par laquelle nous avons vue sur la montée vers la mine.

- Est-ce que tu vois la neige sur le flanc de Lady Mountain ?

- Oui.

- Peux-tu distinguer la silhouette féminine qu'elle sculpte ?

- Oui mon homme, la même que l'an dernier. Bien en chair à notre arrivée et d'une maigreur squelettique au milieu de l'été, avant de disparaître complètement.

- Une année, il y a longtemps, la neige n'a pas fondu. Thé ou café ce matin, Sweetie ?

Pendant que l'homme vaque au rez-de-chaussée, entre le grand séjour et la petite pièce qui cumule les fonctions de buanderie, de salle d'eau et de rangements divers, je balaie le plafond d'un regard soupçonneux. Avant qu'un déplacement professionnel m'y emmène, l'Australie ne m'inspirait que de l'aversion : trop de bestioles dangereuses dans ce pays ! Une concentration inquiétante de serpents mortels, deux araignées ombrageuses dont aucun traitement ne soigne les dégâts, de sinistres crocodiles, des scorpions.

- *Darling* ?

- Je te manque déjà, ma frenchie ?

- Prends ton temps, mais quand tu remonteras j'aimerais que tu me donnes ton avis sur une araignée en train d'avancer sur la couette.

- *Funnel-web*¹⁵ ?

Sa voix s'est faite coupante.

- Non mon homme, c'est beaucoup trop gros.

- *Huntsman*¹⁶. Quelle heureuse nouvelle ! Après les incendies, je craignais qu'ils n'eussent disparu pour longtemps.

- Ravie que tu sois content...

- Préfères-tu que je finisse de préparer ton thé dans les règles de l'art ou souhaites-tu me voir chasser l'intrus d'abord ?

- Euh...

- Les *huntsmen* ne sont pas venimeux.

Elle est brune, elle est grande, très grande, elle est velue, elle alterne les avancées rapides et les hésitations, elle se recroqueville partiellement sous l'effet d'un imperceptible mouvement de ma jambe puis elle change de direction. Je veux m'extirper de ce lit et saisir mon appareil photo sans la perdre de vue, il ne faut pas qu'elle puisse se dissimuler dans les replis de la couverture ou, pire, disparaître dans la valise ouverte où je vais devoir plonger mes mains tout à l'heure. Ne bouge pas, ma jolie, surtout ne bouge pas...

- Oh, mais ce n'est qu'une pauvre petite chose venue s'abriter du froid !

L'homme approche une chaise du lit, y dépose la tasse, puis tire un grand mouchoir de son blue-jean rapiécé et en recouvre dame *Huntsman* avant de prélever le tout avec une infinie délicatesse et de disparaître dans l'escalier de la trappe. J'entends la porte d'entrée gémir une première fois et se refermer. Il s'écoule beaucoup trop de temps avant qu'elle se remette à couiner.

- Tu vas devoir te remettre à fendre du bois, ma douce, il ne reste pas grand-chose dans la réserve.

- Tant mieux ! J'ai de l'énergie à revendre. La bestiole est dehors ?

- Bien sûr.

- Où l'as-tu mise ?

- Dehors.

- Dehors dans le froid ?

- Dehors à l'abri.

¹⁵ Funnel-web est le nom donné aux deux araignées du genre *Atrax* - l'*atrx robusta* et l'*atrx meridiana* - vivant dans l'est de l'Australie ; toutes deux sont venimeuses et dangereuses. Leur toile à l'entrée du repaire est parfois tissée en forme d'entonnoir : « funnel ».

¹⁶ Araignée velue de grande taille, non venimeuse.